

The diagramming is original and effective. But legibility might sometimes have been improved by a greater use of guide-lines, or of dots or dashes at the empty co-ordinates; particularly difficult in this respect is Fig. 77, where the ranging of the columns has gone badly astray.²

The criticisms and reservations here expressed are minor in comparison with the achievement of Hoëniswald's book, namely, of providing for historical and comparative linguistics a framework of explicit theory such as may rightly be required of any subject that calls itself scientific — a requirement that has all too often been struthiously disregarded.

W. S. ALLEN

*Trinity College,
Cambridge, England*

COSERIU, EUGENIO. *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*. Universidad de la República: Facultad de Humanidades y Ciencias. Investigaciones y Estudios. Montevideo, 1958. Pp. 164

Visiblement, M. Coseriu s'est proposé la tâche de tirer au clair tous les principes fondamentaux de la linguistique pour lui donner des bases vraiment solides. Il a commencé ce déblayage du terrain linguistique en soumettant à une discussion serrée les notions fondamentales de F. de Saussure sur langue et parole (*Sistema, norma y habla*, 1952) ainsi que sur forme et substance (*Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje*, 1954). Ensuite il s'est attaqué aux problèmes de la géographie linguistique (*La geografía lingüística*, 1956) et des rapports entre langue et logique (*Logicismo y antilogicismo en la gramática*, 1957). Et voici qu'il présente une recherche approfondie sur une autre opposition célèbre de Saussure, celle de synchronie et de diachronie.

M. Coseriu possède toutes les qualités pour mener à bien une telle entreprise. C'est non seulement un linguiste, orienté à fond dans tous les aspects de sa discipline, linguistique ancienne et moderne, européenne et américaine, mais encore un philosophe qui sait ranger les problèmes de la linguistique dans le contexte des sciences en général. Enfin, c'est un pédagogue averti qui débrouille avec clarté les fils enchevêtrés de la méthode linguistique. La seule chose qu'on puisse critiquer dans son style est une tendance à traiter avec un certain dédain ses prédécesseurs dans la discussion linguistique, d'où l'emploi excessif de l'adverbe "lamentablement".

D'abord, l'auteur souligne, avec raison, que les concepts saussuriens tels que langue et parole, synchronie et diachronie, ne représentent pas des réalités

² Misprints, not particularly numerous, are troublesome in a few cases. The following have been noticed: 15, fn. 4, l. 3: delete "a"; 27, fn. 1: for *TPLS* read *TPS*; 71, l. 7: read "four" or "more than three" [?]; 89, §2, l. 6: for first [n] read [ñ]; 93 bottom — 94 top: (unless the reviewer has entirely missed the point) interchange every "2" and "3"; 98, l. 5: for *d* read *q*; 124, Fig. 119: for *ko* read *k^o*; 151, l. 2: insert oblique between "Attic" and "Laconian".

linguistiques, mais seulement des points de vue méthodologiques (p. 8, 16, etc.). La langue vivante est à la fois langue et parole, synchronique et diachronique. C'est le linguiste qui lui applique successivement, et artificiellement, si l'on veut, ces quatre points de vue différents. Tout le monde à Copenhague y souscrirait, quoi qu'en dise M. Coseriu (p. 15-16, 150-151).

Tandis que, dans la réalité, les aspects synchronique et diachronique sont interdépendants, puisque la langue reste la même et change à la fois, ils ne le sont pas pour le linguiste. Saussure voulait qu'ils soient mutuellement indépendants, parce qu'il concevait la diachronie comme des changements d'éléments isolés. Mais si l'on considère, comme le disait justement Saussure, que tout élément a sa place dans un système, la diachronie est aussi systématique, et l'on ne saurait décrire le changement historique sans connaître le système de départ et le système d'arrivée (p. 125). Il est donc parfaitement légitime, contrairement à l'avis de Saussure, de parler d'une grammaire historique. La diachronie présuppose en effet l'existence de la synchronie, mais l'inverse n'est pas vrai : on peut très bien, comme le montre M. Coseriu, décrire synchroniquement une langue sans en connaître l'histoire. Une preuve péremptoire en est qu'il y a des langues qui n'ont pas d'histoire, les langues indigènes d'Amérique et d'Afrique, par exemple.

Pourquoi les langues changent-elles ? Cette question qu'on a souvent posée n'a pas de sens, d'après M. Coseriu, étant donné que c'est la nature même de la langue que d'exister dans le temps, donc de changer (p. 36-37, 39).

Selon M. Coseriu, il est également vain de rechercher les causes des changements linguistiques, puisqu'ils n'en ont pas. Les CAUSES sont de nature physique, se trouvent dans la nature et sont étudiées par les sciences naturelles (p. 81). Mais les langues sont des phénomènes culturels qui ont une fonction sociale et dont le développement est soumis à des CONDITIONS culturelles (p. 46). On pourrait peut-être objecter que la distinction entre causes et conditions est purement terminologique (p. 101-102), et que c'est seulement en espagnol qu'il est facile de distinguer entre le *¿por qué?* de la description physique et le *¿para qué?* (p. 116-117) de la description culturelle. Mais il est bien vrai que lorsqu'on parle de LOIS PHONÉTIQUES (p. 50 ss.), il faut soigneusement se rappeler qu'on ne saurait les formuler au présent ahistorique : "En position intervocalique *t* devient *d*", mais toujours au passé : "A telle époque, dans telle langue, le *t* intervocalique est devenu *d*". La description linguistique ne saurait prévoir des changements futurs, comme le peut la physique.

Une fois qu'on a reconnu que les lois phonétiques ne sont que descriptions, il est évident qu'on peut également formuler des lois sémantiques, étant donné que les changements sémantiques se sont également produits dans telle langue à un moment donné.

Le caractère social de la langue était d'ailleurs au centre de la théorie de Saussure, comme le dit M. Coseriu dans un chapitre (p. 19-25) où il montre que Saussure était profondément influencé par les théories sociologiques de

Durkheim, au point de faire de la langue quelque chose d'indépendant des individus. M. Coseriu souligne que la langue n'est pas extraindividuelle, mais interindividuelle.

A mon avis, s'il est bien vrai que la langue n'est pas un fait de nature, elle ne se réduit pas non plus à être un phénomène purement social. L'étude des langues nous montre en effet qu'il n'y a pas de rapport direct entre la structure d'une société et celle d'une langue. Des bouleversements sociaux comme les révolutions française ou russe peuvent avoir des répercussions sur le vocabulaire, mais aucune sur le système grammatical. L'exception qui confirme cette règle est l'emploi des formes pronominales de politesse : fr. *vous*, all. *Sie*, dont il faut donner une explication historique et non linguistique.

Les causes, pardon, les conditions sociales dont on constate l'influence sur l'histoire des langues sont de nature très abstraite : l'isolement ou la position latérale d'une langue exercent une pression conservatrice. Les périodes de dissolution sociale précipitent l'évolution, celles de civilisation stable l'entraînent (cf. p. 67). Tous les autres facteurs qui dirigent l'histoire des langues sont des facteurs linguistiques, soit externes, surtout les substrats, soit internes : des répercussions à l'intérieur du système.

M. Coseriu fait, avec beaucoup de précision, la critique des explications systématiques dans les études de phonologie diachronique, en disant qu'il faut nécessairement des conditions extrasystématiques pour répondre au problème du QUAND du changement (p. 118–120). Je crois qu'il a pleinement raison, et j'espère l'avoir prouvé dans le détail ici même par un compte rendu de l'ouvrage magistral de Harald Weinrich : *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte* (voir t. XIII, p. 401–413).

Mais si les facteurs extérieurs sont nécessaires pour amener des changements dans la phonologie, ces mêmes changements phonologiques, qui se réalisent dans les cadres propres de la langue, suffisent dans la plupart des cas pour déclencher les changements dans le plan du contenu, en morphologie et en syntaxe. Les collisions des phonèmes doivent avoir des causes extérieures, mais elles sont elles-mêmes les causes de presque toutes les réactions morphologiques et syntaxiques, de même qu'elles jouent un rôle prépondérant dans l'histoire du vocabulaire, comme l'a prouvé Gilliéron.

Comme l'annonce le sous-titre, et ainsi que M. Coseriu le déclare dans un petit avertissement, son ouvrage n'a pas pour objet les changements linguistiques, mais seulement le problème de ces changements. Il ne faut donc pas lui en vouloir de n'avoir pas assez discuté ces conditions culturelles, qui sont à son avis les plus importantes. Il en donne pourtant un exemple, l'histoire du futur roman (p. 89–100), dont il explique, en dernière analyse, la formation périphrastique par l'influence du christianisme. Je crois, par contre, que des facteurs linguistiques suffiront pour en rendre compte : la collision du futur synthétique latin avec d'autres formes (p. 77), qui est la cause à la fois de sa disparition en roumain et de sa reconstitution dans l'Occident.

M. Coseriu déclare que, quand même cette explication particulière serait fausse, une telle théorie culturelle est juste en principe (p. 117). C'est là le seul point où je ne saurais le suivre. Je l'inviterais plutôt à étudier dans un nouveau volume l'influence du christianisme sur les langues. Alors il verrait certainement que cette énorme révolution qui a joué un si grand rôle dans la vie spirituelle et culturelle n'a guère atteint que les parties extérieures des langues, leur vocabulaire, sans changer en rien leur grammaire.

KNUD TOGEBY

Université de Copenhague

ULLMANN, S. *The Principles of Semantics. A Linguistic Approach to Meaning*. 2d enlarged ed. Glasgow University Publications, Vol. LXXXIV. Glasgow: Jackson, Son & Co.; Oxford: Basil Blackwell [1957]. Pp. x, 346 [the first 299 pp. are a photo-lithographed copy of orig. ed., 1951]

La segunda edición del conocido libro de Ullmann reproduce exactamente el texto de la primera, excepto la bibliografía, que ha sido puesta al día. Además, un "Suplemento a la segunda edición" (pp. 300-321) reseña las principales tendencias de la investigación durante los últimos años. Según el autor, el problema más importante que la semántica encara hoy es determinar cómo y en qué medida puede estudiarse estructuralmente el vocabulario. Más de la mitad del Suplemento está, pues, dedicada a comentar los métodos recientes para este tipo de estudio en la semántica. Para Ullmann los principales serían el método estadístico, el estudio de las "tendencias características" del vocabulario, la teoría de los "campos semánticos" y las tentativas de Hallig y von Wartburg así como de Leisi de establecer "sistemas de conceptos".

El término "estructural" ha llegado en nuestros días a un grado de imprecisión tal que sería ocioso discutir si es o no aplicable a los métodos mencionados. Sin embargo, dado el contexto equívoco en que U. lo emplea, no nos parece superfluo señalar que ninguno de dichos métodos es "estructural" en el mismo sentido en que lo son las teorías que en las últimas décadas han renovado totalmente otros capítulos de la lingüística. Para estas teorías, el axioma de Saussure de que la lengua es un sistema en el que todos los miembros son solidarios es inseparable del que afirma que la entidad lingüística existe únicamente gracias a la asociación de los sonidos con la cosa significada, y que se desvanece si sólo se retiene uno de estos dos elementos. La fonología pragmática, por ejemplo, no sólo estudia el conjunto del sistema fonológico de una lengua, sino que además determina las entidades que lo componen, los fonemas, basándose exclusivamente en la relación entre sonidos y cosa significada. Los métodos que U. menciona, en cambio, abordan por cierto el conjunto del vocabulario, pero consideran como dadas las entidades que lo componen. Sin perjuicio pues del interés que estos métodos presenten y del progreso que